

## TISSAGES

### Le traitement des processus de refoulement dans l'analyse des pratiques professionnelles

Jean-Luc de Saint-Just, le 25 mai 2024

Freud, dans son ouvrage *Métopsychoologie*<sup>1</sup> publié en 1915, établit que les fondements de l'inconscient sont tissés dans les nouages de la pulsion, de ses destins, particulièrement dans les processus de refoulement. Il fonde ainsi que la pratique de la psychanalyse consiste spécifiquement à lire, plus qu'à interpréter, ou à expliquer, les manifestations inconscientes ; celles issues de la topologie, de la dynamique, comme de l'économie des processus de refoulement, bien au-delà du seul désir refoulé. Position manifestement intenable puisqu'il ne cessera de devoir la soutenir auprès de ses disciples et souvent contre eux. Lacan, en prenant acte de cet inentendable, devra faire un retour à Freud, pas sans devoir en payer le prix. Melman quant à lui sera sans cesse vigilant sur ce point, au risque de tensions parfois incomprises avec ses collègues et amis.

Dans notre groupe de travail, nous avons établi que l'analyse des pratiques professionnelles ne pouvait en aucun cas s'assimiler à une cure analytique dont le dispositif comme la praxis, ainsi que la finalité, en sont radicalement distincts. La question qui nous fédérait était néanmoins de savoir ce qui spécifierait la pratique d'un lacanien dans ce dispositif **en** groupe<sup>2</sup>. En particulier, puisque c'est au cœur de sa pratique en tant qu'analyste, comment opère un analyste lacanien dans ces groupes pour traiter les manifestations des processus de refoulement qui y sont à l'œuvre ?

C'est la raison pour laquelle j'ai voulu aujourd'hui revenir aux fondements de notre pratique établis par Freud, repris par Lacan et Melman, pour situer notre posture d'analyste dans ces dispositifs. Cela me semble essentiel à une époque, dans un contexte contemporain, où le tranchant de la dimension freudienne de l'inconscient dans l'expérience est souvent perdu de vue. Et c'est justement parce que le refoulement est

---

<sup>1</sup> Freud, *Métopsychoologie*, 1915

<sup>2</sup> Cf. Journée *Tissages* à Lyon, septembre 2023.

une notion aujourd'hui très, trop, communément utilisée, mais pas toujours bien saisie, qu'elle pose, me pose, encore question, qu'elle reste encore à explorer au-delà du sens commun.

Comme point de départ à cette question, il y a bien entendu la référence au texte de Freud dans *Métapsychologie*, mais je vais également prendre appui sur deux interventions de Charles Melman en mars et en mai 1990<sup>3</sup>, où d'ailleurs il ne dit pas tout à fait les mêmes choses. Je vais également me référer au très éclairant travail de Bernard Vandermersch *Littoral ou topologie du refoulement*<sup>4</sup>.

Afin de pouvoir prendre appui sur des références communes, je vous propose de faire un récapitulatif de ce que ces textes permettent de saisir de ces mécanismes psychiques faussement évidents, peu simples à manier dans la pratique. Dans *Métapsychologie*, Freud établit que la pulsion, à la frontière du somatique et du psychique, est l'effet d'une association et d'une fixation, celles d'un représentant psychique sur une excitation nerveuse. Disons-le autrement, le discours de l'Autre maternel, ses signifiants, sur les manifestations du corps de l'enfant. Jean Berges dans *Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse*<sup>5</sup> rendra compte de ce processus par la prématuration neurologique de l'enfant à laquelle les signifiants de l'Autre maternel viennent suppléer : le fonctionnement du signifiant à la fonction du neurone. L'expérience de l'hospitalisme de René Spitz comme de Frédéric II de Bavière, de la mort physique d'enfants à qui l'on ne parle pas, vient corroborer cette lecture de Jean Berges. Ce nouage du système neuronal aux signifiants est non seulement ce qui s'observe dans toutes ses formes dans notre espèce, mais cela lui est même vital. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les dernières recherches en neurologie corroborent cette lecture.<sup>6</sup>

A partir de ces « inscriptions premières » de l'enfance, Freud va décliner les différentes modalités de transformations des pulsions en décrivant sans le savoir, puisque c'est Lacan qui nous en donnera les clefs de lecture, les effets des lois du langage

---

<sup>3</sup> Charles Melman, *Refoulement et déterminisme des névroses*, 2023, Toulouse, Eres

<sup>4</sup> Bernard Vandermersch, « Littoral ou topologie du refoulement », *La revue lacanienne* ; n°3 Topologie et logique, p 137-144, 2009, Toulouse, Eres

<sup>5</sup> Jean Berges, *Le corps dans la neurologie et la psychanalyse*, « Structure, fonction et fonctionnement », 2005, Toulouse, Eres

<sup>6</sup> Il semblerait que le processus de mémorisation neuronale passe lors de chaque expérience signifiante par une décomposition puis un retissage du code génétique. Opération qui se renouvelle.

(déplacement, condensation, renversement en son contraire, etc.). Il va dès le départ dissocier le destin de ces représentants de représentations (signifiant de signifié) des affects qui sont eux particulièrement labiles dans ces transformations (non fiables dans leur lecture). Ce qui fera dire à Lacan qu'aucun affect n'est fiable dans la clinique, sauf l'angoisse en tant que signe, justement parce que cela relève d'un signe.

Il est d'ailleurs essentiel de distinguer, comme Freud le fait, les représentants et les représentations dans les représentants de représentations. Ce sont les représentants qui fixent, impriment une pulsion, et se transforment selon les circonstances dans les lois de modifications qu'il décrit. Ce ne sont pas les représentations. Les représentations s'en trouvent elles, alors modifiées uniquement par conséquence, dirais-je.

Il est tout aussi important de situer que jusqu'en 1920 Freud n'envisage l'économie de cette topologie, comme de cette dynamique pulsionnelle, qu'en référence au principe de plaisir. C'est-à-dire à l'abaissement des tensions de l'excitation nerveuse. La recherche d'un *nirvana*, pourrait-on dire. En 1920, contraint par l'expérience clinique, il prend la mesure que ce n'est pas le principe de plaisir, mais la compulsion de répétition qui est au principe du fonctionnement psychique. Autrement dit, le retour au point de fixation de la pulsion, au connu, ou pour le dire plus justement, littéralement à un savoir insu. Lacan le reformulera ainsi dans son séminaire *Encore* : « L'inconscient c'est que lorsque je parle, je jouis, et que je ne veuille rien en savoir du tout »<sup>7</sup>. Il me semble que c'est à retenir dans ce qui est à l'œuvre dans l'APP<sup>8</sup>, dans ce qu'il y a à soutenir pour un analyste lacanien d'un certain rapport au savoir.

Parmi ces opérations de formation et de transformation des pulsions, Freud insistera spécifiquement sur les mécanismes de re-foulement. Autrement dit, étymologiquement « fouler à **nouveau** », « pousser », « mettre de côté » dans un second temps, encore et encore, des « représentations ».<sup>9</sup>

Ce qui est remarquable, c'est que Freud va déduire de ces re-foulements, constatés dans la clinique, la nécessité qu'un premier « foulement » dit originel ait eu lieu. Ceci, afin qu'il

---

<sup>7</sup> Lacan, *Encore*, Séminaire 1973-1974, A.L.I. (publication hors commerce)

<sup>8</sup> Analyse des Pratiques professionnelles

<sup>9</sup> Il est à noter que ce n'est pas le représentant qui est refoulé, mais bien la représentation de la représentation

y ait re-foulement proprement dit. C'est une déduction purement logique qui témoigne de la rigueur de Freud dans sa lecture de la clinique.

Il précisera également, et là aussi c'est essentiel à prendre en compte si nous voulons aller au-delà du sens commun, que ce refoulement originel n'est aucunement l'effet d'un jugement. Il précède même tout jugement. Il relève d'un mécanisme où une représentance refusée à la conscience (reste à éclairer ce point de refus, qui serait plutôt un non-accès) vient fixer une pulsion. Il y a donc un double mouvement de rejet et de fixation.

Le refoulement proprement dit, c'est-à-dire dans un second tour, s'exerce sur l'ensemble des rejets psychiques du refoulé originel, de la représentance refoulée, comme de tous les représentants qui y sont associés. Là encore Freud précise qu'on a tort de mettre l'accent sur une répulsion du conscient. Ce n'est pas de cet ordre. C'est un effet d'attraction par le refoulé originaire. Il y a donc deux mouvements conjoints, une attraction et une poussée, où refoulement et retour du refoulé procèdent du même mouvement. Alors comment rendre compte dans la clinique de ce mécanisme non euclidien, puisque radicalement contradictoire ? Cela implique de prendre en compte que ce double mouvement est plutôt de logique moebienne ; c'est-à-dire également borroméenne, sans contradiction entre la négation et l'affirmation.

Autre précision essentielle de Freud dans ce texte pour appréhender ces mécanismes dans la clinique, il indique que nous n'avons aucun accès aux refoulements si ce n'est par leurs ratages, en particulier dans les ratés spécifiques aux différentes névroses. C'est un point de différence avec Charles Melman qui généralise le ratage du refoulement et ne le distingue alors que difficilement de la névrose.

Cette remarque afin de nous introduire à la reprise par Lacan, puis par Charles Melman avec Lacan, de ces découvertes freudiennes, en espérant les éclairer un peu. Car comme c'est souvent le cas dans les textes de Freud, il est difficile de saisir ce qui fonde ce qu'il décrit. Dans son retour à Freud, Lacan donnera la raison de la découverte et de la logique rationnelle de Freud en démontrant que tout ce qu'il a découvert ne renvoie qu'à cette conséquence : que le langage est la condition de l'inconscient, que Freud ne parle que de cela.

Lors de son séminaire du 15 mars 1990<sup>10</sup>, repris dans sa conférence de mai, Charles Melman proposera une lecture du refoulement en distinguant trois processus : un refoulement réel ou originel, un refoulement symbolique ou pacte symbolique et un refoulement imaginaire ou narcissique.

Le refoulement réel ou originel est l'effet de la langue en tant qu'elle n'a recours qu'à deux modalités possibles de désignation, la métaphore et la métonymie, qui dans les deux cas ratent nécessairement l'objet. Cela implique, puisqu'il n'y a pas d'objet primordial, qu'un signifiant passe sous la barre de la signification, dans le fait qu'un signifiant renvoie toujours à un autre signifiant : « c'est toujours autre chose ». Nous avons donc là un processus qui est inhérent aux lois du langage, à sa structure même, qui génère un manque réel, un impossible, et qui constitue, dans l'après coup, le manque originel dans la chaîne de l'Autre : « de l'Autre maternel qui m'a parlé avant que je parle ! »

C'est également ce qui se passe au niveau de la lettre dans la chaîne symbolique (celle de Markov) puisque la lettre c'est littéralement ce qui tombe du signifiant, un réel inatteignable. Dans son article, *Littoral ou Topologie du refoulement*, Bernard Vandermersch décrit ces passages du signifiant à la lettre et de la lettre au signifiant qui se nouent dans deux espaces topologiquement hétérogènes, y compris au niveau de leurs bords, de leur « littoral ». C'est ce que Freud avait appelé « la chimie des syllabes » où le signifiant se décompose et se recompose, par déplacement, substitution, surgissement ou disparitions de lettres, comme dans le lapsus ou le mot d'esprit par exemple, que ce soit le fameux « famillionnaire » ou « Signorelli ». Dans le même mouvement, il y a aliénation au signifiant et séparation d'un objet, une lettre qui s'en détache. Cette décomposition de la « motérialité du signifiant » dans l'inconscient vient éclairer la question du point de fixation dans le changement de nature logique et topologique de la lettre qui, en tombant du signifiant, différent de lui-même, devient réelle, égale à elle-même, et donc, entendez bien, non réalisée (dans les deux sens du terme). C'est-à-dire sans accès à la signifiante.

Nous verrons ensuite que c'est la fonction du phallus de venir justement faire bord entre la double boucle de la coupure du signifiant, et la simple boucle de la lettre (objet a) sur

---

<sup>10</sup> Charles Melman, « Pourquoi le refoulement », *Refoulement et déterminisme des névroses*, p189-207, 2023, Toulouse, Eres

le Cross-Cap. C'est la rencontre de ce réel dans une cure qui permet à l'analysant de réaliser que quoi qu'il dise : « ce n'est pas ça ! » Autrement dit, de prendre la mesure de ce réel, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de signifiant de l'objet ou de la lettre !

Le lieu de ce réel, de ce refoulement originel, est selon Charles Melman ce qui vient fonder pour chacun l'*Überich*, le Surmoi. Ce réel étant un lieu inaccessible, c'est alors là, au lieu de ce manque d'objet d'où cela commande pour nous, que nous allons loger quelque chose ou quelqu'un dont la bienveillance n'est jamais acquise, puisque structurellement relevant d'un impossible : qu'il s'agisse de l'arbitraire du signe, comme du manque dans l'Autre, l'Autre maternel.

Le refoulement proprement dit consiste en un second tour du symbolique (double boucle du signifiant). Il n'est que le tressage, le tissage, le nouage, des conséquences de la mise en place de ce réel, du fait que quoi que l'on dise cela implique une perte, où la signification n'est jamais assurée. C'est ce qui est originellement non accessible à la conscience, refoulé, le sens, puisque celui-ci est soit un autre sens (métaphore), soit un pas de sens (métonymie). Le sujet est alors confronté au fait que quoi qu'il fasse cela ne pourra jamais aller, correspondre à ce qui est attendu. Il y aura toujours inadéquation du rapport du sujet à l'objet, comme à lui-même. D'où *le drame du névrosé*, leçon suivante de Charles Melman dans son séminaire<sup>11</sup>.

Le refoulement « proprement dit » c'est un nouage par un pacte symbolique, par le nom qui va être donné à ce qui est refoulé dans le réel : « père » ou autre chose. C'est cela le « nom du père » nous dit Charles Melman, la réduction de l'absence de signifiante de ce réel à la signifiante phallique. « La question de ce qui est attendu de moi, de ce que l'Autre veut de moi est évidemment résolue par l'opération du nom du père. »<sup>12</sup> dit Melman, en tant que métaphore du désir de l'Autre maternel, dirais-je. C'est même la formule de la métaphore du nom du père, d'avoir pour fonction de représenter le désir de la mère, au lieu de son manque.

---

<sup>11</sup> Charles Melman, « Le drame du névrosé », *Refoulement et déterminisme des névroses*, p 207-227, 2023, Toulouse, Eres

<sup>12</sup> Charles Melman, « Pourquoi le refoulement », *Refoulement et déterminisme des névroses*, p 195, 2023, Toulouse, Eres

Dans sa conférence de mai 1990, Melman évoque ces cultures où les ritualisations de l'accès à la vie sexuelle venaient ou viennent encore signifier aux différents âges de la vie ce qui était attendu de chacun. L'absence de ces références dans notre culture contemporaine, de ce référent commun à une communauté, a pour conséquence l'errance des sujets, en particulier à l'adolescence, quant à ce qui est attendu d'eux, y compris ce qu'ils ont à sacrifier pour soutenir leur désir dans le social. C'est laisser chacun se confronter à la solitude de son propre arbitraire. Nous pourrions également entendre ici les conséquences de l'effacement actuel des références phalliques dans les milieux professionnels du soin, de l'enseignement ou du social. Il me semble que Philippe et Maria en parlent dans leur livre *De(s)nouages*<sup>13</sup>.

Le refoulement proprement dit va vectoriser le réel, refoulé de la pulsion initiale, en orientant le désir via la Loi qui prescrit et interdit (phallique ou autre). Cela n'efface aucunement le refoulé, mais l'inscrit dans une dialectique du désir où finalement « le masquer le dévoile ». Il suffit de relire *La lettre volée* d'Edgard Poe<sup>14</sup>. Le refoulement proprement dit est donc structurellement voué à l'échec, rappelle Charles Melman. Ce dont il s'agit dans une cure va consister à envisager de cesser de se défendre contre le retour du refoulé, contre ce qui fait retour dans la chaîne parlée du sujet. Ce qui s'entend le plus souvent dans les paroles d'un professionnel parlant d'une situation lors d'une séance d'APP. Ce n'est sans doute pas étranger avec les hésitations en début de séance pour s'engager dans une prise de parole puisque nécessairement elle dévoile le voilé, et impose la dimension de confiance, de non-jugement, si souvent évoquée, comme condition de toute prise de parole dans cet espace.

Ce qui va spécifier la névrose pour Charles Melman c'est, à défaut de ce traitement du réel par le pacte symbolique pour un sujet, par carence ou inadéquation de ce pacte au regard de la structure, le recours à une interprétation singulière faisant appel à la faute et au sacrifice : « Ce que je m'interdis ou m'empêche ». C'est patent dans la névrose obsessionnelle puisque c'en est le ressort (l'impuissance), comme dans l'hystérie via son culte de l'insatisfaction. D'une certaine manière, Charles Melman ne trace pas vraiment de démarcation entre le « norme-mâle » et le névrotique, que l'on peut lire, en partie il me

---

<sup>13</sup> Maria Tuiran-Rougeon et Philippe Candiago, *De(s)nouages*, 2024, Paris Maison d'édition Langage

<sup>14</sup> Edgar Poe, *La lettre volée*, 1844, traduit par Charles Baudelaire

semble, comme les effets de la carence des instances symboliques, phalliques, d'une culture, comme d'un groupe familial. L'émergence de la psychanalyse est également contemporaine du déclin occidental du nom du père.<sup>15</sup>

J'évoquai tout à l'heure les effets de l'effacement des références professionnelles dans des secteurs où nous intervenons. Nous pouvons y constater les difficultés de nombreux professionnels à s'autoriser sans instance qui vienne valider leur pratique singulière, leur engagement. Puisque, le plus souvent, il n'y a plus de directeur, mais des managers. Y compris parmi les psychiatres, nombre d'entre eux ne soutiennent plus aucun sens aux pratiques de soin. Ils gèrent et les équipes errent. Il n'est pas rare d'ailleurs que les séances d'APP soient les seules instances où un travail clinique s'opère, sans qu'il n'y ait aucune prescription. C'est en prenant appui sur ce qu'autorise cette instance et l'analyste qui soutient la validité d'une lecture, que d'autres pratiques peuvent s'envisager, voire se soutenir.

Mais il y a aussi, selon Charles Melman, un troisième refoulement que je n'ai pas encore abordé. C'est le refoulement imaginaire. Celui-ci relève du regard, qui dans un procès essentiellement narcissique opère par projection. Il consiste à attribuer à l'autre dans un effet miroir le défaut lu dans l'image de soi. Ce refoulé dans le petit autre, le semblable, est un processus déjà décrit par Freud dans *Métapsychologie*<sup>16</sup> dans son chapitre *Topique et dynamique du refoulement*. Je le cite : « par l'ensemble du mécanisme de défense mis en œuvre, on a obtenu une projection du danger pulsionnel vers l'extérieur. Le moi se comporte comme si le danger d'un développement d'angoisse ne venait pas d'une motion pulsionnelle, mais d'une perception, et il est donc fondé à réagir contre ce danger extérieur par les tentatives de fuite que sont les évitements phobiques ». Autrement dit, dans cette fixation : « On ne se défend jamais que de son désir ! » Ce qui est précisé par Charles Melman dans sa conférence, c'est que la projection n'est pas celle d'une image, mais d'un trait d'identification, d'un signifiant, dans une dénonciation paranoïaque tendue, voire passionnée. Ce refoulement imaginaire, précise-t-il encore, vient souvent suppléer au refoulement symbolique quand

---

<sup>15</sup> Là encore le livre de Philippe Candiago et Maria Tuiran (ref 12) en parlent il me semble.

<sup>16</sup> Freud, *Métapsychologie*, l'inconscient, IV : Topique et dynamique du refoulement, p 93, 1968, Paris, Folio



celui-ci fait défaut. J'en avais déjà parlé à l'ALI lors des journées sur le *Temps logique*<sup>17</sup>, à propos du caractère d'évidence de l'événementiel dans le récit de l'hystérique.<sup>18</sup>

Les prescriptions contemporaines de « délation » témoignent du traitement social projectif de ce qui me fait effraction, y compris et surtout dans cette référence abusive à l'emprise. Malheureusement, c'est toujours, au niveau de l'histoire des civilisations, signe de guerre ! L'actualité en témoigne !

Ce refoulement imaginaire n'est aucunement à négliger dans la mesure où il constitue le plus souvent le fond de reproches que j'adresse à l'autre, à mes proches, à mes amis, ou collègues. Charles Melman, lors de journées consacrées à ce qu'on pouvait attendre d'une analyse, évoquait que ce serait déjà pas mal si une analyse permettait de cesser de reprocher à l'autre ce qui m'arrive dans mon existence. L'histoire des mouvements psychanalytiques témoignent que ce n'est pas toujours acquis.

Avec ce troisième refoulement Charles Melman renoue les trois dimensions du signifiant au déterminisme des névroses dans leur traitement du refoulement, mais reprend aussi ce que Lacan a mis en évidence de cette structure spécifique dans le *Mythe individuel du névrosé*<sup>19</sup>. Une structure selon deux axes, comme dans le schéma L, qui est composée d'un axe symbolique et d'un axe imaginaire.

C'est une tâche difficile de lever le refoulement puisque cela n'opère pas de l'explication ou de la compréhension, mais de l'effet même de la structure du langage. Un effet réel surmoïque qui inscrit le sujet dans une dette sans fin vis-à-vis de l'Autre. La résistance à cette levée vient alors du surmoi lui-même, du refoulement qui fonde le sujet dans ce qu'il connaît, ses habitudes. Fixations qu'il ne remet pas en cause si facilement. C'est même parfois dit par l'analysant de façon explicite. Cela participe également grandement au rejet de la psychanalyse, y compris de la part des analystes. Il ne faudrait pas croire que les déplacements logiques opérés par Freud, et repris par Lacan dans leur tranchant,

---

<sup>17</sup> Jean-Luc de Saint-Just : *Du sophisme de Lacan à la poésie épique de Freud*, Journées « le temps logique de Jacques Lacan », ALI, collège de psychiatrie, AFB, 2 et 3 décembre 2023

<sup>18</sup> C'est ce même processus qui rend les témoignages de l'expérience clinique inopérants dans leur généralisation sans un sérieux travail de théorisation qui permette de distinguer les projections imaginaires, la singularité réelle de chaque situation, et la structure symbolique qui s'en dégage. Lacan n'y avait que très rarement recours sachant les impasses imaginaires de défense narcissiques que cela générerait, pour chacun, mais surtout dans les groupes.

<sup>19</sup> Lacan, *Le mythe individuel du névrosé*, « poésie et vérité dans la névrose », Collège philosophique 1953, Centre de documentation universitaire Paris V

fassent l'unanimité dans le milieu analytique lui-même. On y constate les plus vigoureuses défenses, auxquelles, comme je le rappelais au début de mon propos, Charles Melman restera vigilant jusqu'au bout.

Qu'est-ce que cela implique dans la pratique ? De la *talking cure* à la psychanalyse et jusque dans l'analyse des pratiques ? Si ce n'est que la pratique de la parole, d'une parole spontanée relevant des associations du moment du locuteur, c'est ce qui a lieu dans une cure, mais parfois également dans la prise de parole et le déploiement de celle-ci par un professionnel qui fait part des aléas de sa pratique, de sa rencontre de l'autre. Cette parole mobilise non seulement la physiologie de la langue, mais met également au travail les combinatoires signifiantes à l'œuvre dans cette parole. Celles qui constituent le sujet de l'énonciation. Nouredine Hamama a souvent insisté sur cette nécessité que cet espace d'analyse des pratiques soit le lieu où puisse pleinement se déployer cette parole, « jusqu'au bout ». C'est cette parole singulière qui est mise au travail dans cet espace d'APP, pas la situation professionnelle évoquée. Aussi c'est, comme l'indique Lacan, à suivre le fil du signifiant, à en faire résonner les équivocités dans la langue, que l'analyste lacanien met au travail le refoulement proprement dit, le refoulement symbolique.

Comme le fait remarquer Freud dans son chapitre sur l'Inconscient dans *Métapsychologie*, ce n'est pas la prise de conscience qui permet de transformer le refoulement, mais bien le travail associatif du patient lui-même. Comme nous l'avons déjà mis en évidence, dans l'analyse des pratiques, celui-ci est nécessairement limité par la présence des autres, car ce travail implique la possibilité de faire entendre une intimité qui serait vite indécente à se dire en présence de collègues de travail. Ce qui ne veut pas dire, et il n'est pas rare que cela le soit, que le travail de la parole ainsi mobilisé par le professionnel sujet de l'énonciation du moment, n'ait pas des effets à l'insu de tous, ne rencontre pas des associations, ne déplace pas des combinatoires, dans la subjectivité de chacun.

Il s'entend que contrairement à la cure analytique, la visée de l'APP ne peut pas être la levée du refoulement amenant le sujet à dévoiler ses désirs inconscients, nécessairement « immondes » rappelle Lacan dans *La troisième*<sup>20</sup>. Ce serait le précipiter,

---

<sup>20</sup> Lacan, *La troisième*, VIIème congrès de l'école freudienne de Paris, Rome, 1974

dans cet espace social et professionnel, dans une obscénité difficilement soutenable vis-à-vis de ses collègues. Pris eux-mêmes dans des refoulements similaires puisque partageant le plus souvent le même référent, le même *Überich*. Il y a une langue propre à chaque métier et/ou secteur professionnel, à chaque communauté. Des façons de parler, de se comporter, voire de s'habiller, qui constituent autant de traits identificatoires nécessaires à la reconnaissance de chacun dans un collectif.<sup>21</sup>

Cette limite éthique étant établie, restent pour autant non résolues pour l'analyste les questions de la visée et des modalités de ce travail sur le refoulement. Je dirais pour ma part qu'il y a quand même deux refoulements qui dans l'APP peuvent être levés (nous verrons un peu plus loin ce que peut signifier ce : « lever du refoulement »). C'est à la fois, dans le refoulement proprement dit, ce qui fait référent dans le pacte symbolique à chaque collectif, mais également le refoulement imaginaire qui le plus souvent se substitue à la carence du refoulement symbolique.

A suivre Freud, cité par Melman, et c'est là que nous allons rejoindre le thème de cette année, seul le transfert (disons ici : « l'amour pour le père ») est susceptible de lever le refoulement : les résistances du Surmoi issu du refoulement réel, le nouage de la grammaire du fantasme au « pacte symbolique », comme le narcissisme dans l'effet miroir du refoulement imaginaire, les uns et les autres pris dans leurs fixations, leurs serrages. Ce qui fait difficulté étant bien entendu cette dimension de fixation, qu'il serait nécessaire d'étudier plus précisément que seulement évoquée ici, dans le rapport du signifiant à la lettre<sup>22</sup>, comme au signifiant-maître.

C'est par amour pour l'analyste que l'inconfort, le désagrément d'une autre lecture de son dire, d'un savoir de sa parole insu de lui, d'un dévoilement de ses projections, sont susceptibles de mettre en mouvement les refoulements du professionnel et de déplacer ce qui était jusque-là fixé dans une posture répétitive, le plus souvent névrotique, relevant

---

<sup>21</sup> Contrairement à ce qui a été dit dans la discussion qui a suivi cette intervention, ce n'est pas le dévoilement du fantasme qui produit un effet de pseudo-traumatisme, voire « d'acting-out », déjà identifié par Freud dans l'hystérie, mais bien le dévoilement du réel de l'objet cause du désir. Le fantasme qui n'est pas inconscient, mais inavouable, ce qui n'est pas la même chose, consiste à articuler un rapport, un nouage entre le sujet à son objet (a). Objet lui-même inarticulable puisque relevant de la lettre perdue qui fait signe pour le sujet dans l'angoisse.

<sup>22</sup> Dans son article « Littoral ou topologie du refoulement » (2009) Bernard Vandermersch pose la question de ce qui peut se mettre au travail du passage du signifiant à la lettre dans le processus du refoulement, lettre qui parce qu'elle est identique à elle-même vient fixer la pulsion, en tant qu'elle tombe du signifiant.

du sacrifice, dans le paiement d'une dette jamais acquittée. Cette fixation portait un nom avant, plus rarement utilisée aujourd'hui dans les institutions : « la vocation ». Et c'est cet « amour » qui est selon Lacan, le seul qui « permette à cette jouissance de condescendre au désir », au désir de savoir, au désir de rencontrer l'autre.

Cette levée du refoulement nécessaire dans l'APP ne peut aucunement être celle des désirs inconscients du sujet, mais seulement celle des projections qui voilent la rencontre du réel de l'autre : le patient dont parle le professionnel. Il s'agit également, à partir du savoir issu du dire de chacun, de son expérience clinique, de pouvoir interroger, voire quelque peu déplacer ce qui fait impératif dans la référence au pacte symbolique de chaque communauté (médicale, éducative, sociale, etc.). Cette référence, il ne s'agit aucunement d'y substituer celles de l'analyste, celle de la psychanalyse lacanienne, mais de mettre en mouvement les fixations qu'elles génèrent, afin qu'elles ne soient plus des fixations à proprement parler défensives. Dans mon expérience, chaque fois que j'ai eu affaire à des institutions se référant à la psychanalyse, ce n'était pas le discours de la psychanalyse que cela mobilisait, mais bel et bien le discours du maître. C'est-à-dire comme le définit Lacan, un signifiant mis en place d'agent. Car le discours du maître ce n'est pas phénoménologiquement un maître qui tient un discours, c'est un signifiant qui commande, qui ordonne !<sup>23</sup>

On pourrait dire comme l'évoquait Nouredine Hamama la dernière fois, qu'il s'agit bien ici de faire tourner les discours dans une ouverture jamais acquise, toujours à maintenir dans son incomplétude du tout au pas tout : « il y a de l'impossible à démontrer pour vrai dans tout système (...) il y a de l'impossible à démontrer le vrai. Là nous tenons le réel »<sup>24</sup>. Vous entendez cette double articulation, subjective et objective du rapport de la vérité au réel. Le pas de Lacan et des dits lacaniens vis-à-vis de Freud est justement celui de ce passage entre vérité du sujet et réel.

Comme je viens de le citer, je ferais ici volontiers référence à Lacan dans cet Impromptu numéro 2 adressé aux responsables de l'université de Vincennes<sup>25</sup>, où il leur dit que seul

---

<sup>23</sup> Lacan « *Le discours du Maître, c'est un fait de discours, c'est que le signifiant peut fonctionner comme signifiant-maître* » in *L'envers de la psychanalyse*, Vincennes le 3 juin 1970, p.220 des éditions de l'ALI.

<sup>24</sup> Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, Leçon du 3 juin 1970, p.223 des éditions de l'ALI

<sup>25</sup> Lacan, *Deuxième impromptu*, Université de Vincennes, 3 juin 1970, publication 2006, p 215-225 des éditions de l'ALI

le discours analytique, parce qu'il permet ce passage d'un discours à l'autre, de faire le tour du discours du maître, est susceptible, sans aucun progrès à en attendre, de produire un S1 un peu moins bête, un sens qui fasse que l'on sache un peu ce que l'on fait. Je le cite à nouveau : « Ce qui, après un tour, obtient peut-être bien un décalage. Le signifiant-maître sera peut-être un peu moins bête. Soyez sûrs que, s'il est un peu moins bête, il sera un peu plus impuissant. Ce ne sera pas, à absolument parler, un progrès. **Ça fera que ce que vous aurez fait aura un sens** »<sup>26</sup>. Voilà ce qui se produit dans une APP lorsque celle-ci est opérante !<sup>27</sup>

Il y a là quelque chose d'essentiel à entendre. Ce que produit le discours de l'analyse, ce n'est pas de l'Autre, c'est un S1 en tant que ce nouvel S1 produit par l'analyse n'est plus un S1 insu du sujet. C'est ce que rappelle Lacan dans « le mythe individuel du névrosé », le névrosé ne souffre pas du manque dans l'Autre, de l'altérité, mais d'un S1 qui n'est pas assez étayé pour supporter cette altérité (pas d'Autre sans Un). Charles Melman ne dit pas autre chose quand il fait référence à la fonction du « pacte symbolique ».

Il ne s'agit donc aucunement pour l'analyste de s'occuper du groupe, de la réalité de l'institution ou de la situation professionnelle évoquée, qui ne sont que contexte ou support de cette mise au travail, mais de suivre pas à pas le fil de l'énonciation, des signifiants, de ce dire singulier qu'il convient de faire résonner, associer, afin d'en extraire une « *varité* » signifiante. Pour le dire autrement, il s'agit que cela permette de déplacer une lecture, de créer un pas de sens qui n'est pas un non-sens, mais un autre sens possible. C'est ce déplacement qui est opérant, bien plus que l'énoncé qui le ponctue et que, le plus souvent, les professionnels échouent à mettre en œuvre. Ce qui est opérant, c'est que cette lecture produise un déplacement dans leur pratique, dans leur posture, bien souvent à leur insu. Le déplacement de lecture a cet effet que ce n'est plus pareil qu'avant, qu'ils ne sont plus sans savoir, sans avoir entendu ce qui résonne de leur dire. Un effet d'après coup qui ne relève pas tant de la décision du professionnel que des effets de ce travail de la parole sur le sujet de l'énonciation.

---

<sup>26</sup> Idem, p.225 : *Passer d'une lecture univoque des comportements à l'énigme du symptôme a concrètement cet effet.*

<sup>27</sup> Suite à nos discussions, il me semble essentiel de rappeler que la distinction entre l'impossible et l'impuissance sont à situer dans le registre de la logique. L'impossible est un impossible logique, comme l'impuissance est une impuissance logique. Là encore afin d'éviter les glissements si commun d'imaginarisation de ces deux notions, il est utile sur cette question de lire le court, mais très éclairant article de Claude Dorgeuille : *Impuissance et impossible*, paru dans le *Livre compagnon de L'envers de la psychanalyse*, 2007, éditions de l'ALI, p 219 et 220

Le psychanalyste ne sait rien de la vie institutionnelle, de la situation professionnelle, comme des personnes qui sont parlées dans cet espace, il n'entend que le dire du sujet de l'énonciation. S'il va dire quelque chose de l'institution, de la situation professionnelle, comme de la personne accompagnée, ce n'est que pour faire résonner la « *varité* » de ce dire, le mettre au travail dans sa combinatoire signifiante. « Ce qui est important, essentiel, c'est que vous l'ayez dit comme ça. Alors, comment cela peut-il s'entendre ? » Voilà l'acte d'ouverture, le travail sur le pacte symbolique qui ne vise pas à le substituer dans une révolution qui reviendrait au point de départ, mais à le rendre moins bête. Car, comme me le rappelait récemment Philippe Candiago citant Alexandre le Grand, il ne faudrait pas prendre « l'essaim » (S1) pour de la « macédoine de légumes » de nos grand-mères que l'on ne trouve plus guère aujourd'hui que dans les buffets des restaurants routiers.

C'est ce qui rend possible de revenir plusieurs fois sur une même situation professionnelle puisque le récit (R.S.I.), comme pour un rêve, va en être à chaque fois différent, l'énonciation à chaque fois singulière. C'est également ce qui permet un travail vivant et toujours renouvelé avec un équipe pendant parfois plus de dix ans, en mobilisant toujours la dynamique de cette topologie.